

Isabelle Dumont, Claudio Cerreti

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI « ROMA TRE »
ROMA

idumont@uniroma3.it, ccerreti@uniroma3.it

avec la collaboration de Madeleine Kwon

RÉFLEXIONS LIMINAIRES POUR UNE CONTRIBUTION DE GÉOHISTOIRE SOCIALE

La recherche en cours dont nous donnons ici un premier aperçu a pour objectif de déchiffrer les dynamiques qui auraient rendu possible la naissance d'une communauté à partir de groupes d'origines sociales, culturelles et géographiques différentes dans un espace périphérique circonscrit de la capitale italienne. Cette réflexion pose trois grandes questions : s'agit-il et si oui, dans quelle mesure, d'une véritable « réalité » et non pas seulement d'un « discours » animé par certains acteurs et ressenti comme réel ? De quelle façon cet espace de la périphérie (entendu comme espace géographique et espace social) intervient-il dans ces dynamiques de « construction communautaire » ? Enfin, peut-on dégager une hypothèse plus générale, applicable à l'étude de tout espace social et de toute dynamique communautaire ?

Ces objectifs sont encore lointains car il ne s'agit, pour l'instant, que d'une recherche à peine amorcée et de la présentation d'un cas d'étude. Dans tous les cas, cette hypothèse n'envisage ni de se limiter à une dynamique de « voisinage » comme le faisait Perry (Perry, 1929-1998 ; Lawhon, 2009), ni de se focaliser sur une de ces « unités de quartier » sur lesquelles Lewis Mumford écrivait il y a maintenant plus d'un demi-siècle (entre autres, Mumford, 1954). Nous songeons plutôt à repérer le rôle précis que jouent certains éléments dans la constitution d'un territoire performatif pour la communauté¹, que ces éléments soient d'ordre physique ou topographique et qu'ils soient d'ordre culturel, économique ou politique.

L'analyse et la compréhension de la réalité actuelle passent nécessairement par la déconstruction socio-historique de ce territoire particulier qu'est le « Trullo », situé au sud-ouest de Rome. En 1940, lorsque l'installation urbaine débute au

Trullo, il s'agit d'un petit noyau résidentiel d'initiative publique, localisé assez loin, à l'écart de la ville. Depuis, un vrai quartier s'est constitué : il s'est développé notamment pendant les années 1960-1970. Le noyau originel, malgré sa petite dimension par rapport aux ultérieures extensions (du point de vue spatial et démographique), garde un rôle de référence, de représentation et de guide pour le quartier tout entier.

Le Trullo constitue pour nous un objet de recherche, ancré dans les grandes problématiques contemporaines des espaces urbains périphériques des métropoles européennes et un terrain d'application d'une double approche méthodologique, associant géographie sociale et géohistoire (Dumont, 2009).

Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un accord de collaboration entre le Dipartimento di Studi Storici Geografici Antropologici de l'Università degli Studi Roma Tre et la XVe municipalité de Rome. Une grande partie des données et des informations utilisées provient justement d'une initiative publique de la XVe municipalité, qui a promu une collecte de données et de documents historiques relatifs au quartier et dont la consultation est possible sur Internet (www.arvaliastoria.it)².



Figure 1 : Carte postale de l'habitat collectif du Trullo (début années 1950)

1- Le mot « territoire » est à entendre dans l'acception de Raffestin (1980) ; « performatif » dans celle de Austen (1962) ; pour ce qui est de « l'espace territorialisé », rappelons, par exemple : Dematteis (1985), Piveteau (1995) et Dematteis et Ferlaino (2003).

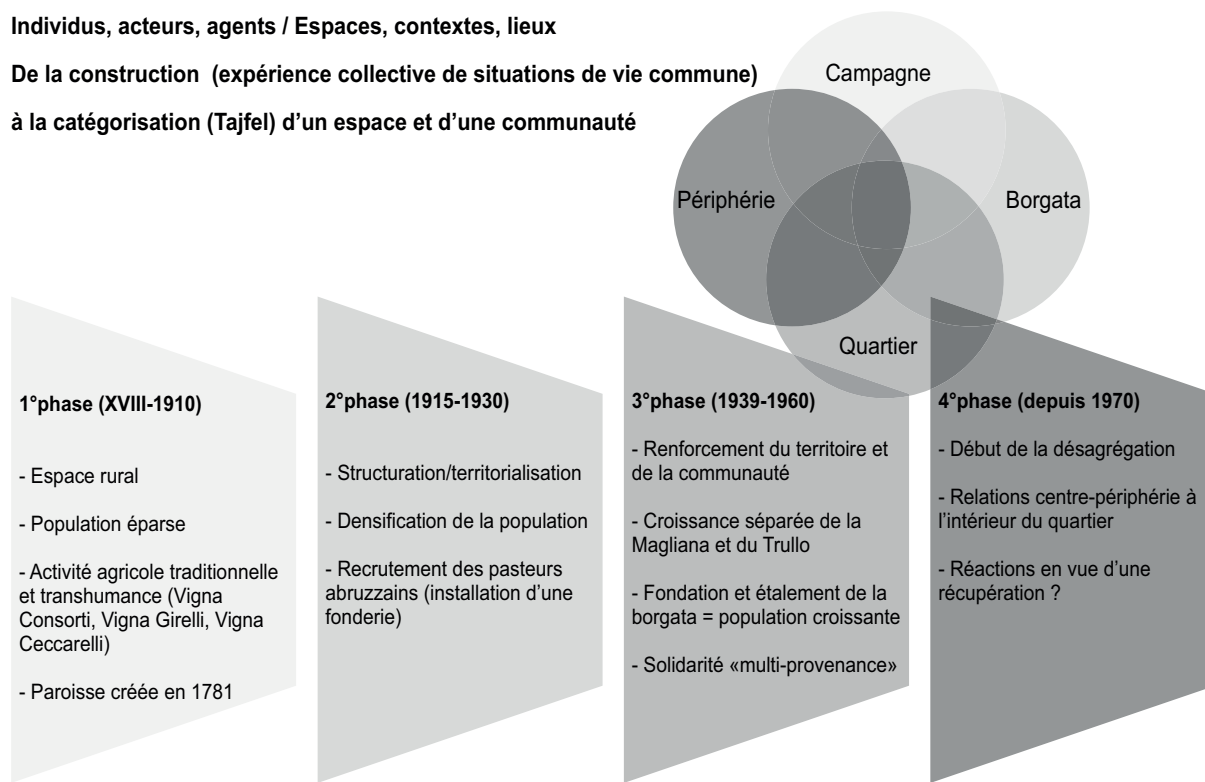
2- Nous tenons d'ailleurs à remercier arvaliastoria et son principal animateur, Antonello Anappo, pour toutes les indications fournies auxquelles s'ajoutera par la suite le résultat de nos propres recherches sur le terrain (administration de questionnaires directs et indirects) ou dans les archives (sources primaires). Cette phase est actuellement en cours de réalisation.

Figure 2 : Trullo : formation d'un territoire

Individus, acteurs, agents / Espaces, contextes, lieux

De la construction (expérience collective de situations de vie commune)

à la catégorisation (Tajfel) d'un espace et d'une communauté



Lab. Geocartografico, Univ. Roma Tre – I. Dumont, 2012

La réalité du Trullo telle qu'elle se présente aujourd'hui, comme espace et comme communauté, constitue le résultat de plus d'un siècle d'interactions individuelles et collectives de mouvements migratoires différents par nature, par provenance géographique et par contexte sociétal. La combinaison des deux approches, celle de géographie sociale et celle de géohistoire permet de mettre en perspective la succession de ces mouvements migratoires et de les saisir comme reflet de grandes transformations sociétales fondamentales. Aussi chaque vague migratoire, observée au Trullo et caractérisée par la spécificité d'un groupe social, d'une provenance géographique et d'une motivation, correspond-elle à une variation sociétale de dimension beaucoup plus vaste. Les changements enregistrés au niveau local retranscrivent donc à leur façon les grands renouvellements survenus dans l'évolution de la société et dans celle de l'organisation de ses territoires. Par exemple, le passage de l'activité agricole traditionnelle à l'industrialisation s'est traduit à l'échelle de notre cas d'étude par la sédentarisation et le recrutement dans une fonderie de pasteurs transhumants provenant des Abruzzes au Trullo. Plus tard, les grands travaux

d'aménagement des grands centres urbains provoquant l'expulsion de groupes sociaux populaires en périphérie ont impliqué le délogement forcé des habitants de certaines zones du centre-ville romain en direction, entre autres, du Trullo. Ces grands travaux se sont également manifestés par l'installation d'une main-d'œuvre nombreuse employée pour l'édification du quartier voisin EUR³, etc.

Le territoire étudié, entendu à la fois dans ses dimensions spatiale et sociale, se transforme en fonction de l'articulation de facteurs de deux ordres : facteurs exogènes et endogènes d'une part et facteurs micro et macro d'autre part. À quoi sont liés ces facteurs ? Selon les cas, ils renvoient à trois types de mutations : celui du système économique, celui des références culturelles, politiques et idéologiques enfin celui des modalités de socialisation.

3- Cf. la construction d'avant guerre et la reconstruction d'après guerre du pont de la Magliana. De façon plus générale, il est nécessaire de signaler l'embauche d'ouvriers et de manœuvres du Trullo pour la réalisation du quartier voisin « EUR », situé de l'autre côté du Tibre.

LE TRULLO, GÉOHISTOIRE DU QUARTIER ET STRATIFICATION MIGRATOIRE : DES BERGERS TRANSHUMANTS AUX COMMERÇANTS CHINOIS (C. CERRETI)

En essayant d'utiliser simultanément « la multiscalarité qui est le propre de la (bonne) lecture géographique et la profondeur de champ de la (bonne) recherche historique » (Cerreti, 2007, p. 763), la géohistoire sociale du Trullo⁴ peut assez bien être analysée à travers le travail et les rapports (socio-spatiaux) de travail.

Les rapports « d'Ancien régime » ont parfois duré plus longtemps que « l'Ancien régime » lui-même... Tel est le cas de la partie d'Agro Romano (étendue rurale entourant la ville de Rome) où le quartier du Trullo aurait été bâti. À la fin de l'âge moderne, on n'y compte que quelques dizaines d'habitants, employés comme laboureurs dans les jardins et les vignobles de deux grands propriétaires de l'Agro: deux paroisses de la ville. Dans cette aire géographique, il n'y a aucune petite propriété agricole mais des terrains confiés à long terme à des familles paysannes. Les parcelles sont disposées sur les sommets aplatis et les pentes des collines tandis que le fond des petites vallées, marécageuses, malariques et peu fertiles est laissé aux troupeaux de moutons transhumants des Abruzzes. Ce schéma simplifié est valable pour l'ensemble de l'Agro Romano et reflète très bien l'organisation de notre zone d'étude.

Durant les années 1760, ces familles paysannes déclarant avoir été lésées, réclament une église (érigée et financée par un prêtre juste après 1772) et la création d'une paroisse, qu'elles obtiennent finalement en 1781. La paroisse est de taille très modeste, moins par l'étendue territoriale que par le nombre de paroissiens (moins de 2000 personnes réparties sur une vaste surface)⁵. Elle est d'ailleurs immédiatement surnommée la *Parrocchietta* (« la petite paroisse », toponyme existant encore aujourd'hui juste à côté, au Nord, de ce que nous appelons désormais Trullo)

4- « [...] geohistory is indicative of a radically different way of looking at history and geography together, treating them as mutually formative and co-equal in their interpretative power [...] the product of a strategic foregrounding of a spatial perspective, exploring how it might add new insights into the study » (Soja, 2010, pp. 362-363).

5- De nombreux renseignements sur le territoire de la paroisse, notamment une série de plaintes, de querelles et d'oppositions de la part des deux paroisses urbaines qui risquaient de perdre les vignobles (les revenus sous forme de dîmes compris) destinés à la nouvelle, sont conservés dans les Archives du Vatican (Decreto 1781, partie II) et du Vicariat de Rome.

comprenant une petite église et un petit cimetière. À la veille de la conquête de Rome par l'Italie, la situation n'a pas évolué, la population est très faible et dispersée et, surtout, sa provenance est très diversifiée. Selon le prêtre, en 1857, à peine un paroissien sur dix est « romain », les autres viennent « de toute l'Italie », notamment des Marches et des Abruzzes. Au même moment, l'entrée en fonction du chemin de fer pour Civitavecchia et la Toscane littorale (1859), qui passe au Sud de notre secteur, introduit un premier élément de modernité indiscutable. Bien d'autres se superposeront sans cesse.

À partir des années 1880, la « modernisation » de la ville de Rome s'accompagne, à plusieurs reprises, de la démolition de vastes aires du centre-ville. Il s'agit surtout de constructions d'époque médiévale, habitées par les catégories sociales les plus défavorisées (personnel de service, manœuvres, petits artisans et petits commerçants). Ces habitants expulsés se regroupent et forment les premiers petits *borghetti* (groupes d'habitats informels, appelés à l'époque « villages abyssins »...) éparpillés pour la plupart le long des murs de la ville, des anciens aqueducs et des rives du Tibre, en s'éloignant parfois du centre: par exemple, au Sud du Trullo (et à environ 10 km du centre-ville) à la Magliana Vecchia, l'un de ces *borghetti* vient s'installer sur le bord du fleuve. La plaine qui abritera le quartier du Trullo n'est, par contre, pas encore directement concernée.

À la même période, des lois imposent aux propriétaires l'assainissement de l'Agro Romano, ce qui amorce une intensification de l'exploitation agricole. Un petit « village » de maisons rurales pour familles paysannes est bâti (1911-1912: 25 habitations, chacune avec 1 hectare de terrain pour les besoins de la famille, qui doit aussi labourer la terre du propriétaire) sur une colline du côté Sud du Trullo (Eramo, 2008, pp. 29-31). Une nouvelle église est érigée également à la Magliana Vecchia (1908) et devient paroisse en 1915, ce qui témoigne de l'accroissement démographique. Juste à côté, un petit raccord de la voie ferrée de Civitavecchia y dessert une fonderie établie en 1911. Dans les années 1920, Gaetano Maccaferri, le patron des usines, reprend le village rural et ses appartenances, l'élargit et le destine aux ouvriers de la fonderie, qui maintiennent aussi leurs activités paysannes pour les besoins de la famille. La Grande Guerre commencée, les ouvriers sont recrutés parmi les paysans du lieu et les bergers abruzzais (qui viennent principalement de Rendinara et Morrea, deux villages de la Val Roveto, haute vallée du fleuve Liri). En janvier 1915, un tremblement de terre

touche la partie Sud des Abruzzes (Avezzano, Plaine du Fucino, Val Roveto) : environ 30 000 morts et des dizaines de villes ou de villages sont terrassés. Les survivants de Rendinara et Morrea (complètement détruits) déménagent et rejoignent ces bergers transhumants qui, originaires des mêmes localités, venaient au Trullo tous les ans, en hiver. Au début, ils s'installent dans des cases, des cabanes, des grottes (tout comme les bergers qui n'ont pas la chance d'être logés dans les nouvelles maisons). En même temps, les commandes pour les besoins de la guerre (fil barbelé) accroissent la demande de main-d'œuvre de la part de l'usine (jusqu'à atteindre environ 500 ouvriers - Villani, 2012, p. 194). Par ailleurs, le corps militaire du Génie installe des ateliers et des entrepôts à côté des usines Maccaferri et de la gare ; la partie civile de son personnel est recrutée directement sur les lieux (ouvriers, manœuvres et plus tard petits employés de bureau). La migration temporaire s'enracine, « Romains » et « Abruzzais » travaillent côte à côte. La guerre terminée, on estime la population totale de la zone Magliana-Trullo à moins de 1 000 personnes.

6- Le mot « borgata » à Rome désigne d'abord des initiatives publiques planifiées : des quartiers « rationnels », peu étendus mais formés d'immeubles assez importants et à plusieurs étages, d'une qualité architecturale acceptable, souvent dotés de services en commun (école, église, commerces) et de petits parcs, mais bâtis à l'économie (donc de qualité technique très faible) et surtout éloignés du centre-ville et installés dans des petites vallées, des dépressions, sur des terrains peu chers et peu visibles. Ces terrains sont achetés ou expropriés, selon les circonstances. Il est intéressant de remarquer que dans la plupart des cas les terrains avoisinants et mieux placés (par ex., sur le haut des collines ou entre la *borgata* et le centre ville) appartiennent aux mêmes propriétaires expropriés, et que ces derniers terrains se trouvent immédiatement valorisés par la naissance de la borgata, puisqu'elle est desservie par des voies d'accès, l'électricité, l'eau, des transports collectifs, etc. Les borgate des années 1920-1930, au moment de leur plein essor, ont fait le bonheur non pas des pauvres gens qui y étaient (re)logés mais celui des propriétaires fonciers et des promoteurs qui ont gagné une rente exponentielle (Della Seta et Della Seta, 1988).

Après la Seconde guerre mondiale, le mot « borgata » a commencé à désigner aussi de petits quartiers non-planifiés, spontanés, abusifs, réalisés en auto-construction par les habitants (ce sont souvent des personnes qui attendaient depuis longtemps un logement d'initiative publique). Les immeubles de taille familiale présentent une forme architecturale et une disposition spatiale irrégulières ; la voirie est minimale et il n'y a ni service ni espace vert public. Ce type de borgata a marqué le paysage périurbain de Rome notamment dans les années 1960-1970 (Seronde-Babonaux, 1983 ; Clementi et Perego, 1983 ; Vallat, 1995).

Le trait-d'union entre les deux types de *borgata* (qui justifie l'utilisation du même mot) est la localisation de ces regroupements d'habitations, toujours dans des terrains marginaux, peu chers et éloignés du centre ville. De même, la provenance sociale et souvent géographique des habitants est semblable : issus des couches populaires, souvent expulsés du centre ville ou bien immigrés, chômeurs ou journaliers, dans les cas les plus heureux, ouvriers des services publics (comme ces éboueurs qui tenaient à se déclarer « employés de mairie » – presque une boutade durant les années 1960, mais tout à fait véridique comme le témoignait P. P. Pasolini), tous en quête d'une reconnaissance et d'une promotion sociale passant par l'accès à la propriété (Vallat, 1982).

Dans les années 1920-1930, Maccaferri envisage un vrai quartier voire une « ville nouvelle » pour ses ouvriers-pay-sans. Des plans sont vainement présentés en faveur d'une petite « cité-jardin ». Peu de temps après, sur les mêmes terrains (et cette fois, il s'agit vraiment de la vallée du Trullo, dont les terrains, inondables, sont moins chers), l'Institut public chargé des logements « populaires » (*Istituto [Fascista] Autonomo Case Popolari*) décide de planifier une « *borgata* »⁶ pour reloger les habitants expulsés des *borghetti* et du centre-ville où de vastes travaux d'« assainissement », d'« aération », de « modernisation » de la ville monumentale sont en cours. Le projet de la *borgata* du Trullo date de 1935 : la première tranche de trois « lots » d'immeubles (336 appartements) est achevée en 1940⁷ et les trois autres « lots » juste après la guerre.

Au même moment, la tension entre l'Italie et la France (à la veille de la guerre) est telle que de nombreuses familles italiennes émigrées en France (en Tunisie, en Algérie ou encore au Maroc)⁸ décident de quitter le territoire français. C'est également le cas pour quelques familles déjà installées depuis longtemps en Grèce et au Levant. Il est décidé de loger ces familles dans la nouvelle *borgata* du Trullo, aux côtés de quelques Romains déjà expulsés du centre-ville.

À l'époque de la guerre et immédiatement après, le Trullo se trouve donc avec une population composée de plusieurs groupes très différents (provenance, itinéraires, *habitus*, etc.) : les anciens paysans provenant « de toute Italie », les Abruzzais, les Romains expulsés, les Italo-Français, les Italo-Arabs, les « Levantins ». Le groupe « italo-français » émerge par le nombre et l'homogénéité, même si ces familles étaient installées dans différentes villes françaises, qu'elles exerçaient des métiers divers et qu'il n'existait

7- Dans l'optique de la constitution d'une *borgata*, parmi les « atouts » du Trullo, il faut rappeler la présence des militaires. En effet, les *borgate* sont le plus souvent placées près de forts, de terrains de manœuvres ou de casernes, qui sont autant de facteurs de localisation. Ce choix est même théoriquement envisagé par les autorités politiques et les urbanistes, justement pour des raisons d'ordre public, étant évident que les habitants des *borgate* appartiennent (ou appartiendront, après la « déportation » dans une *borgata*) aux « classes dangereuses ». Une lettre du maire de Rome, Francesco Boncompagni Ludovisi à l'adjoint au Services d'assistance (1929 : cit. in Campanella, 1987) est très claire à ce sujet : « Abattre les cases les plus proches de la ville ; déménager les paria faisant partie de familles irrégulières ou aux mauvais antécédents moraux sur des terrains communaux (en pleine campagne et non visibles des grandes routes) [...] Bâtir, à peu de frais, des véritables bourgades rurales, d'une population d'entre 1 000 et 1 500 personnes, sous la surveillance d'un poste de Carabiniers et de la Milice Volontaire de Sécurité Nationale ».

8- Entre les mois de janvier et de juillet 1939, 1 219 familles (plus de 6 000 personnes) rapatriées des territoires français se sont installées à Rome (Villani, 2012, p. 190, note 197).

aucun lien entre elles. Ce groupe, néanmoins, se caractérise par l'utilisation du français comme langue familiale; dans d'autres foyers, on parle l'arabe ou le dialecte des Abruzzes. En outre, si les rapatriés occupent la borgata dans la vallée du Trullo, les Abruzzais, eux, habitent plutôt dans les maisons de Maccaferri et près du Génie, à la marge méridionale de la plaine du Trullo. Les anciens paysans vivent de façon éparse sur les collines à l'Est, au Nord et à l'Ouest de la plaine – tout cela, bien entendu, dans un rayon d'à peine 1 à 2 km. Un tel partage se reflète dans l'organisation des services religieux: les paysans ont la Parrocchietta, les Abruzzais la nouvelle paroisse de la Magliana, le Trullo n'ayant pas d'église au début, on utilise une cave d'un des immeubles de la borgata pour les services religieux.

Pendant et après la guerre, une véritable communauté se constitue: formes de socialisation, pratiques spatiales locales, comportements politiques... Les écoles jouent un rôle primordial: l'initiative d'une association d'intellectuels philanthropes mène à la création d'une école primaire à la Magliana avant la Première Guerre; elle est ensuite reprise par la Municipalité (Marcucci, 1948; Alatri, 2000). Avec la naissance de la borgata du Trullo, s'ajoutent une deuxième école publique en 1940 et une troisième gérée par des sœurs en 1942. Ces écoles sont fréquentées par les enfants de tous les groupes. La cohésion sociale, renforcée notamment par des mariages mixtes, se caractérise surtout par un fort sentiment de territorialité et par une « identité » commune qui semble résister encore aujourd'hui (malgré la forte croissance démographique et urbaine de l'ancienne *borgata*).

Après la guerre, et surtout au début des années 1950, une immigration très nombreuse atteint toute la ville. Les nouveaux arrivés (du Latium oriental et méridional et de l'Italie du Sud – Pouilles, Sicile et surtout Calabre) se répartissent un peu partout dans les quartiers périphériques qui surgissent à grande vitesse dans toutes les directions. Les moins favorisés trouvent un logement dans les *borgate* (s'ils arrivent à s'inscrire sur les listes d'attente de l'Istituto Autonomo Case Popolari ou de la Municipalité) ou même dans les *borghetti*. Au Trullo, on registre une arrivée assez importante de Calabrais (Parra Saiani, 2010, p. 89), qui occupent les pentes du Monte delle Capre, la colline à l'Ouest du Trullo: les bâtiments sont pour la plupart illégaux, auto-construits, irrégulièrement disposés au gré de la voirie ancienne (chemins et routes vicinales qui desservaient les anciens vignobles et jardins et qui en gardent le nom) et surtout au gré des faibles possibilités économiques

des familles, qui ne peuvent acheter que des bouts de terrain, là, où ils coûtent le moins cher. C'est ainsi qu'une autre composante compacte et assez visible dans le quartier s'ajoute au paysage culturel du Trullo.

Par la suite, les autres vagues d'arrivées sont moins clairement identifiées: ce sont des familles qui proviennent de régions variées et qui se déplacent par petits groupes. Dans les années 1980-1990 commence aussi l'immigration étrangère: des Polonais d'abord, qui ne restent pas longtemps, puis quelques Chinois, qui eux s'installent de façon plus durable pour exercer des activités de commerce et de restauration; enfin les immigrés d'Europe orientale, notamment les Roumains qui semblent constituer à l'heure actuelle la composante étrangère (au sens de « non-italienne ») la plus nombreuse au Trullo. Ces derniers posent davantage de problèmes d'intégration dans le quartier: les premiers temps ont même été marqués par des affrontements violents entre des « locaux » et des Roumains.

Les recherches effectuées sont désormais très variées et ne renvoient plus du tout une image sociale « marginale », comme le signalait déjà, pour toute la périphérie romaine, Martinelli, en 1986. Le quartier présente désormais des tendances d'embourgeoisement: les niveaux d'accès à la consommation ne semblent plus différents de ceux des autres quartiers récents de la ville et une intégration (mais anonyme et anémique) citadine paraît atteinte – au prix, forcément, d'une perte de spécificité. Dans ce sens, il ne s'agit là que du même procédé que pour tout nouveau quartier de Rome « rattrapé » petit à petit et simultanément par l'évolution spatiale et l'évolution socio-économique de la ville.

INTERACTIONS ET ORGANISATION SPATIALE AU TRULLO (I. DUMONT)

Pour comprendre la réalité du Trullo, un autre type de réflexion doit être mené sur l'organisation collective de cet espace et de ses habitants. Il s'agit d'abord de réfléchir à la difficulté de saisir et d'identifier les interactions sociales intra- et extra-groupes (Bales, 1950) et leurs manifestations spatiales ayant contribué à dessiner progressivement ce territoire. L'adaptation des travaux de Bales permet ainsi d'examiner les interactions significatives entre les différents habitants du Trullo d'une part, et entre eux et les autres réalités romaines d'autre part: quelles sont celles qui ont marqué le plus l'organisation sociospatiale du Trullo?

Dans cette perspective, il ne s'agit pas d'étudier les rapports sociaux d'un espace périphérique romain à des époques révolues mais d'en saisir les éléments qui ont été partie prenante des processus de formation de ce territoire du Trullo (quels en ont été les acteurs principaux? les opérations urbanistiques? les grandes activités économiques? les promoteurs politiques et idéologiques? etc.), qui le façonnent encore aujourd'hui et dont l'inertie se manifeste dans les projets d'aménagement ou d'actions sociales en cours. La distinction collective ou mieux la catégorisation sociale⁸ qui s'opère constitue un filtre à travers lequel les habitants du Trullo réorganisent, réordonnent et réinterprètent non seulement leur espace quotidien et leurs rapports aux autres quartiers mais aussi les faits sociaux locaux, nationaux et internationaux ou encore l'ensemble des décisions politiques plus ou moins lointaines ayant des retombées directes ou indirectes sur leur réalité de tous les jours. Cette catégorisation sociale contribue aussi à la formation d'une « identité », ou pour le moins, à la formation d'une (re)connaissance significative et même affective de leur appartenance à ce « collectif » sociospatial qu'est le Trullo. D'un autre côté, peut-on/doit-on admettre ou reconnaître que le territoire « en soi » pourrait avoir joué un rôle éminent dans la formation de l'« identité » du quartier? Cette dernière en effet ne semble s'expliquer totalement ni par l'hétérogénéité des provenances sociales et géographiques des habitants, ni par la solidarité forcée de la période de guerre, ni même par l'isolement spatial, social et économique prolongé. Autant de conditions que l'on retrouve aisément par ailleurs mais qui n'ont pas souvent produit de l'« identité » – au contraire. Y a-t-il donc des éléments, des intermédiations, des signes à travers lesquels ce territoire en se construisant a réussi à construire une (supposée) « identité sociale » ou du moins à la favoriser? Comme le dit Soja, est-ce que les territoires « *as spatially organized social formations actively shape social relations and help to stimulate societal development* » (Soja, 2010, p. 363)? Est-ce que le jeu des vagues d'immigration a dû s'accommoder des signes territoriaux plus anciens tout en y imprimant de nouveaux, donnant lieu à des « vagues » parallèles de signification territoriale?

8- Ce processus a particulièrement été analysé par Tajfel et Turner dans le cadre plus général d'une théorie de l'identité sociale. « La catégorisation sociale est 'un outil cognitif qui segmente, classe et ordonne l'environnement social et qui permet aux individus d'entreprendre diverses formes d'actions sociales'. La catégorisation sociale définit également la place de chacun dans la société ». (Autin, non daté, p. 2)

REPRÉSENTATIONS ET IMAGES DU TRULLO (M. KWON)

Lorsque l'on demande aux habitants du centre de Rome que leur évoque le quartier du Trullo (s'il est connu évidemment...), l'image qui ressort dans la plupart des cas est celle d'une périphérie lointaine, aux marges de la ville, une zone dégradée et dangereuse.

Au niveau local, le Trullo n'est pas plus facile à cerner car il n'existe pas une correspondance exacte entre le découpage et les données statistiques d'une part et la réalité territoriale d'autre part. Selon la perception des habitants, les limites sont variables. Pour les habitants les plus anciens, le Trullo se développe des deux côtés de la Via del Trullo (la rue principale) et des rues secondaires perpendiculaires. Ils regrettent les effets néfastes de la mauvaise réputation du quartier et leur médiatisation : « On a l'impression que tout ce qui se passe aux alentours du Trullo [c'est-à-dire dans les quartiers voisins] est lié au Trullo même » (un membre de l'Association « Insieme per il Trullo » et deux habitants, interrogés à la « BiblioTrulloTeca », bibliothèque de l'Association, 2012).

Parallèlement à ces considérations individuelles, « il faut distinguer le quartier du Trullo et la zone d'urbanisme du Trullo » (Bureau de la Présidence du Municipio XV, 2012). Les limites du quartier sont le résultat d'entretiens informels avec les habitants alors que les limites de la « zone d'urbanisme » (la « 15d » appelée aussi « Trullo ») ont été fixées par le Plan d'Urbanisme (Piano regolatore) de la Ville de Rome. Néanmoins, certains affirment que l'espace perçu du quartier du Trullo s'étend au-delà de la zone d'urbanisme « 15d » jusqu'à dépasser la Via del Trullo au Nord et à côtoyer la zone dite Casetta Mattei (Bureau de la Présidence du Municipio XV, 2012). D'autres prétendent au contraire que le quartier dit Trullo est plus petit que la zone 15d puisque le nom de Trullo ne désignerait à proprement parler que « la partie la plus peuplée de cette fraction administrative homonyme [la zone 15d] du territoire de Rome [...]. Les limites et la structure du quartier nommé Trullo [auraient été] établies de façon non équivoque par l'observation directe et les entretiens, surtout lors de la rencontre préliminaire avec le Président du Municipio XV, qui a indiqué le périmètre de l'aire et sa division en trois parties: une description qui a été confirmée depuis, lors des entretiens successifs avec les autres interviewés » (Parra Saiani, 2010, p. 84). D'après cette division en trois, le quartier comprendrait donc :

Tableau 1 : Population résidente dans le Municipio XV, par « zone urbaines »
d'après les recensements généraux de la population italienne (1981-2001)

Municipio XV Zone urbanistiche	1981	1991	2001
15 a Marconi	48.083	41.575	37.931
15 b Portuense	38.990	36.641	32.724
15c Pian Due Torri	34.610	30.622	28.478
15d Trullo	30.416	30.912	31.580
15e Magliana	954	981	1.529
15f Corviale	12.145	16.626	15.920
15g Ponte Galeria	2.631	4.454	6.577
Municipio XV	167.829	161.811	154.739
Roma	2.797.337	2.733.908	2.546.804

Source : données ISTAT élaborées par l'Ufficio Statistica e Censimento del Comune di Roma.

NB : le découpage en « zone urbanistiche » datant de 1977, seules les données des trois derniers recensements (1981, 1991 et 2001 ; celui de 2011 n'est pas encore disponible) peuvent être comparées.

Tableau 2 : Population résidente dans le Municipio XV, par « zone urbaines »
d'après le registre de l'état civil de la Commune de Rome (2006-2010)

Municipio XV Zone urbanistiche	2006	2007	2008	2009	2010
15a Marconi	35.803	35.478	35.111	34.840	35.111
15b Portuense	30.348	30.322	30.043	29.771	30.362
15c Pian Due Torri	26.699	26.491	26.200	26.038	26.345
15d Trullo	28.133	28.441	28.518	28.372	30.685
15e Magliana	2.027	3.346	3.959	4.237	4.631
15f Corviale	14.435	14.710	14.727	14.044	15.671
15g Ponte Galeria	5.305	5.728	6.667	6.905	9.390
Non localisés	5.723	5.717	5.651	8.051	505
Municipio XV	148.473	150.233	150.876	152.258	152.700
Roma	2.825.077	2.838.047	2.844.821	2.864.519	2.882.250

Source : données fournies par l'Ufficio Statistica e Censimento del Comune di Roma, (élaboration M. Kwon)

Tableau 3 : Population active et population ayant un emploi dans le Municipio XV par « zone urbaines »
d'après le recensement de 2001

Municipio XV Zone urbanistiche	Population active	Pop. ayant un emploi	%
15 a Marconi	30.535	13.553	44,38
15 b Portuense	26.335	12.006	45,59
15 c Pian Due Torri	22.601	10.258	45,39
15d Trullo	24.403	11.158	45,72
15e Magliana	1.134	419	36,94
15f Corviale	12.768	5.520	43,23
15g Ponte Galeria	4.985	2.195	44,03
Municipio XV	122.761	55.109	44,89
Roma	2.219.828	1.002.523	45,16

Source : données ISTAT élaborées par l'Ufficio Statistica e Censimento del Comune di Roma, in Parra Saiani (2010)

Tableau 4 : Employés par secteur d'activité économique et « zone d'urbanisation »
dans le Municipio XV, d'après le recensement 2001

Municipio XV Zone urbanistiche	Agriculture et pêche	Industrie	Bâtiment	Commerce	Crédits assurances finances	Services sociaux et à la personne	Organisations internationales
15a Marconi	1,5	11,0	3,9	29,0	16,1	38,0	0,6
15b Portuense	1,0	9,9	4,3	24,5	18,4	41,4	0,6
15c Pian Due Torri	2,2	14,0	5,8	30,1	13,3	34,3	0,3
15d Trullo	1,9	13,3	7,0	29,4	12,6	35,4	0,5
15e Magliana	3,1	17,0	9,3	31,0	9,8	29,8	0,0
15f Corviale	1,5	11,6	6,5	29,3	14,3	36,4	0,5
15g Ponte Galeria	3,7	15,0	9,8	31,1	8,8	31,3	0,2
Municipio XV	1,7	12,1	5,5	28,4	14,8	37,0	0,5
Roma	1,5	11,0	5,3	25,5	16,6	39,6	0,6

Source : données ISTAT élaborées par l'Ufficio Statistica e Censimento del Comune di Roma, in Parra Saiani (2010)

- une zone centrale traversée par la Via del Trullo (habitations datant des années 1940) avec des lots de maisons dites populaires sur les deux côtés (du collectif public à l'Est et du collectif privé à l'Ouest);
- la zone de Monte Cucco elle aussi avec de l'habitat dit populaire de l'ancien IACP (Istituto Autonomo Case Popolari) construit dans les années 1960;
- et l'aire desservie par Via del Monte delle Capre à l'Ouest de la Via del Trullo, caractérisée par de petits immeubles bas, bâtis pour la plupart de façon abusive durant les années 1960 et surtout 1970 mais réhabilités depuis.

« Le secteur d'activité qui regroupe la part la plus importante d'employés est celle des services sociaux et [des services] à la personne [...] mais, par rapport à l'ensemble de la commune, le quartier affiche également des parts plus importantes de travailleurs dans l'industrie [...], le bâtiment [...] et surtout le commerce [...]. Le taux de chômage au Trullo est de 10,2 %, proche de la moyenne romaine » (Parra Saiani, 2010, p. 100). Les employés du Trullo sont pour la plupart salariés, comme c'est le cas en général à Rome mais par rapport à la moyenne de la ville, on y enregistre beaucoup moins de professions libérales.

EN GUISE DE CONCLUSION (I. DUMONT)

En fait, toujours dans le cadre d'une approche dynamique, la comparaison voire la confrontation de l'image du Trullo produite par ses habitants et de celle véhiculée à l'extérieur influence dans une plus ou moins grande mesure, selon les périodes, les mouvements migratoires en faveur ou aux dépens de cet espace. Ces comportements distincts voire contradictoires reflètent, en partie, le processus d'affiliation des individus au groupe, au quartier et leur niveau d'adhésion ou au contraire leur refus radical; le tout, déterminant la cohésion sociale et non l'homogénéité du Trullo.

La plus grande solidarité entre les habitants, liée à une communauté d'habitus, d'actions et de desseins s'enregistre au moment du développement industriel et urbanistique le plus important c'est-à-dire entre le début de la deuxième guerre mondiale et la fin des années 1960. Cet état de fait tendrait à souligner la forte corrélation entre cohésion sociale et rapports économiques (cf. travaux de Durkheim sur la solidarité organique) ou mieux encore comment la

cohésion sociale dépend en grande partie des rapports de cohérence entre économie et société.

« Nous sommes ainsi conduits à considérer la division du travail sous un nouvel aspect. Dans ce cas, en effet, les services économiques qu'elle peut rendre sont peu de chose à côté de l'effet moral qu'elle produit, et sa véritable fonction est de créer entre deux ou plusieurs personnes un sentiment de solidarité. De quelque manière que ce résultat soit obtenu, c'est elle qui suscite ces sociétés d'amis, et elle les marque de son empreinte. » (Durkheim, 1893, p. 61).

Le cas du Trullo nous en offre un exemple remarquable: juste après la fin de la guerre, entre 1946 et 1947, s'installe à côté de la borgata, dans une usine de constructions mécaniques, une sorte de laboratoire expérimental d'optique et de mécanique de précision. Le laboratoire se sépare vite de la société-mère et devient à son tour une entreprise, gérée par une nouvelle société qui prend le nom de Rectaflex. Le but de Rectaflex est de réaliser un appareil photographique « révolutionnaire »: un reflex de 35 mm qui sera suivi par d'autres modèles. Selon les spécialistes (Antonetto, 2001), ils présentent de réels avantages en termes de compétitivité et de niveau d'innovation. Malgré le succès international (en France et aux États-Unis notamment) et les nombreuses ventes d'appareils et de brevets, Rectaflex fait faillite en 1955. Le choix d'une politique commerciale favorisant trop les expérimentations aux dépens de la production en série et le retrait d'une très grosse commande ont eu un effet désastreux pour l'entreprise. En somme, l'histoire d'une intuition « géniale », de naïveté et de désenchantement. En janvier 1949, Rectaflex avait ouvert son nouvel établissement très moderne et très bien équipé au Trullo. Au début des années 1950, l'usine employait beaucoup d'ouvriers (peut-être 400 salariés...). Cet épisode, certes important, doit toutefois être relativisé. Cette entreprise a en effet duré bien moins de dix ans et ses inventeurs-promoteurs n'étaient pas issus du quartier, ils y étaient arrivés fortuitement. De la même façon, les mécaniciens et les ouvriers spécialisés venaient d'ailleurs (notamment d'usines militaires affectées lors de la guerre à la construction de systèmes de pointage). Probablement, seul un certain nombre d'ouvriers moins qualifiés a été recruté directement sur place. Après sa fermeture, l'expérience de la Rectaflex ne semble pas non plus avoir fait émerger dans le quartier d'autres activités artisanales liées à la présence de l'usine ou aux compétences acquises par les ouvriers.

Malgré tout, Rectaflex représente dans l'imaginaire collectif du Trullo une légende glorieuse, un souvenir de « l'âge d'or », le « bon vieux temps », lorsque le quartier accueillait pratiquement un district technologique d'avant-garde, dont on peut s'enorgueillir car y avait été inventé et produit « le premier reflex du monde » (ce qui n'est pourtant pas tout à fait vrai). Quant à la cause avancée pour expliquer la faillite, le doigt est pointé sur l'Armée des États-Unis et le désinvestissement de sa commande (50000 appareils). Un élément est certain : une fois l'usine fermée et désaffectée mais gardée par les habitants, elle a été partiellement transformée en école technique profitant ainsi des bâtiments et de certaines machines. Par la suite, elle a été entièrement rénovée et restructurée par la Municipalité de Rome pour accueillir les actuels services sociaux et une bibliothèque gérée par une association du quartier. L'usine est donc toujours là : marquant bien le territoire qui entre-temps a changé et restant bien un point de repère, un toponyme précis même si le bâtiment ne porte plus l'enseigne de Rectaflex. S'agit-il pour autant d'une présence constitutive fondamentale de l'espace social du Trullo ? Jusqu'à quel point s'étend le mythe entretenu par la nostalgie d'un essor manqué ? Malgré tout, le « discours » de la Rectaflex peut-il présenter une dimension performative ?



Figure 3 : Photographie de la bibliothèque actuelle du Trullo, ex-usine Rectaflex, l'orgueil du quartier



Figure 4 : Affiche « je fuis la ville » [traduction] : slogan significatif voire véritable revendication de l'inertie rurale de ce quartier ?

Un autre volet de la question. Jusqu'au début des années 2000, la réaction du Trullo ne se manifeste pas de façon positive à l'égard des dernières vagues d'immigration. Puis, progressivement, se développe une plus grande attention de la part des membres des communautés les plus anciennes et les plus nombreuses : les « Français », les Abruzzais et les Calabrais. Certains d'entre eux, préoccupés, craignent en effet la perte du sens de l'appartenance au quartier et surtout la perte de la solidarité entre les habitants. Dans cette optique, ils cherchent à promouvoir des initiatives qui rassemblent anciens et nouveaux habitants, notamment autour de certaines caractéristiques historiques et « traditionnelles » du Trullo. Ils réalisent donc, par exemple, une exposition sur la Rectaflex et organisent une série de conférences à la bibliothèque communautaire (rencontres répétées et étalées sur plusieurs années).

Malgré le caractère quelque peu improvisé voire ingénu de cette « politique culturelle », des résultats positifs semblent voir le jour. Réussite qui justement attire l'attention et suscite la réflexion. Est-ce possible que la « mémoire territoriale » proposée comme valeur collective soit suffisamment significative pour qu'elle suscite un attrait auprès des nou-

veaux arrivants (qui ne partagent pas a priori cette mémoire)? Ou encore ne s'agit-il pas d'un attrait du territoire en soi dont la mémoire figée dans les lieux, les noms et les « héros » paraît encore vivante et animée, grâce à sa mise en récit partagée et proposée, comme fondement de la vie associée à l'échelle locale ?

« La communication 'fait sens', l'information 'fait savoir', apporte des connaissances », cette formule choc de A.Akoun, auteur de « La communication démocratique et son destin » (1994) nous amène à une ultime considération sur la construction de l'image du quartier et de sa diffusion. Cette recherche étant en cours, il ne nous est pas possible de conclure. Toutefois, nous souhaitons profiter de ce dernier espace de discussion pour évoquer un film qui synthétise en quelque sorte l'intérêt de la double lecture « géohistoire » et « géographie sociale » : *Cosmonauta*. Il s'agit d'un film de 2009, écrit, dirigé et interprété par Susanna Nicchiarelli, situé et tourné justement au Trullo. Le contexte est celui du quartier à partir de la fin des années 1950. L'histoire n'est pas directement liée au quartier mais à la vie d'une petite fille puis d'une adolescente, au cours des années 1960, lorsque les « cosmonautes » soviétiques représentaient en quelque sorte la revanche des classes populaires vis-à-vis des bourgeois. L'adhésion (plutôt sentimentale) de la jeune fille aux idéaux internationalistes se développe dans un milieu qui vit la compétition politique de façon très personnelle et très locale ou localisée. Cette compétition paradoxale met en jeu des activistes qui ont bien du mal à énoncer leurs points de vue idéologiques et qui ne se respectent pas en tant qu'acteurs politiques mais qui se reconnaissent en tant que voisins, camarades d'école et rivaux en amour... (« *Cityspace in this sense is not just a place in which social life unfolds and major events occur but is also an affective and consequential context* » Soja, 2010, p. 363). Bref, la vie d'une petite fille dans un quartier-pays où tout le monde se connaît et où tout le monde finit par se reconnaître et s'accepter, plus ou moins paisiblement.

Au-delà du film, se dégage une question essentielle : quel est le processus ou le facteur qui a rendu possible, en moins de vingt ans, le passage d'une juxtaposition de personnes déracinées en une communauté qui vit son quartier et « entretient » un territoire ? La Parrocchietta, Rectaflex et les immeubles de la *borgata* pour ne citer que quelques exemples ont-ils un rôle dans cette réalité ?

BIBLIOGRAPHIE

- Akoun A., *La communication démocratique et son destin*, Paris, PUF, 1994.
- Alatri G., *Dal chinino all'alfabeto: igiene, istruzione e bonifiche nella Campagna Romana*, Rome, Palombi, 2000.
- Antonetto M., *Rectaflex. La reflex magica*, Lugano, Nassa Watch Gallery, 2001.
- Austin J.L., *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962 (trad. it., Genova, Marietti, 1987).
- Autin F., *La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner dans le cadre de « Préjugés et Stéréotypes »*, Projet à l'initiative de l'AFPS et de www.psychologie-sociale.org [Consultable sur <http://www.prejuges-stereotypes.net/espaceDocumentaire/autinIdentiteSociale.pdf>].
- Bales R.F., *Interaction Process Analysis: A Method for the Study of Small Groups*, Reading, Massachusetts, Addison-Wesley, 1950.
- Berlinguer G., *Della Seta P., Borgate di Roma*, Rome, Editori Riuniti, 1960 (19762).
- Borroni L., Giorgi V., *Roma ovest lungo il Tevere*, Rome, Bulzoni, 1976.
- Campanella N., *Roma. Ritratto di una circoscrizione. La XV, il suo territorio, i suoi abitanti, la sua storia*, Rome, Comune di Roma, 1987.
- Cerreti C., *Città e campagna, culture e paesaggi*, in Barozzi L. (dir.), *Storia del Lazio rurale. '900*, Rome, ARSIAL, 2005, pp. 172-183.
- Cerreti C., *Amate sponde. Considerazioni su un convegno*, in *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 2007, pp. 761-766.
- Cerreti C., *Roma, da capitale a capitale*, in Muscarà C., Scaramellini G., Talia I. (dir.), *Tante Italie una Italia. Dinamiche territoriali e identitarie, I, Modi e nodi della nuova geografia*, Milan, F. Angeli, 2011, pp. 109-122.
- Clementi A., Perego F. (dir.), *La metropoli spontanea. Il caso di Roma. 1925-1981: sviluppo residenziale di una città dentro e fuori dal piano*, Bari, Dedalo, 1983.
- Comune di Roma, *Roma popolazione e territorio dal 1860 al 1960 con la distribuzione territoriale dei risultati dei censimenti*, Ufficio di statistica e censimento, 1960.
- Comune di Roma, *Censimenti 1871-2001, Rome, Ufficio di Statistica e Censimento*, années diverses.
- Comune di Roma, *Atlante delle periferie*, Rome, 2003.

- Comune di Roma, *Registri degli iscritti all'anagrafe per suddivisioni toponomastiche. Municipio XV anni 1971-2009*, Rome, Ufficio di Statistica e Censimento, années diverses.
- Comune di Roma, *Registri degli iscritti all'anagrafe per zone urbanistiche anni 1985-2009*, Rome, Ufficio di statistica e censimento, années diverses.
- Della Seta P., Della Seta R., *I suoli di Roma. Uso e abuso del territorio nei cento anni della capitale*, Rome, Editori Riuniti, 1988.
- Dematteis G., *Le metafore della Terra*, Milan, Feltrinelli, 1985.
- Dematteis G., Ferlaino F. (dir.), *Il mondo e i luoghi: geografie delle identità e del cambiamento*, Turin, IRES, 2003.
- Dumont I., All'intersezione tra geografia sociale e geostoria. Dimensioni sociali, spaziali e temporali, in *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 2009, pp. 15-28 (version française: Aux intersections de la géographie sociale et de la géohistoire. Dimensions sociales, spatiales et temporelles, in Dumont I. (dir.), *Pour une géographie sociale. Regards croisés France-Italie, Caen*, PUC, pp. 15-26).
- Dumont I., *Capitale spaziale, scale temporali, interazioni sociali*, *Convegno italo-francese La società tra spazio e territorio: il ruolo della geografia sociale / La société entre espace et territoire: le rôle de la géographie sociale* (Naples, 6-7/IV/2009), Naples, Guida, 2012, pp. 103-112.
- Dumont I., Cerreti C., Paesaggio e democrazia, in Scanu G. (dir.), *Paesaggi e sviluppo turistico: Sardegna e altre realtà geografiche a confronto*, Rome, Carocci, 2009, pp. 75-96.
- Durkheim E., *De la division du travail social – Livre I*, Paris, PUF, 1893
[consultable sur http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile_division_du_travail/division_travail_1.pdf].
- Eramo N. (dir.), *Mutui per la bonifica agraria dell'Agro Romano e Pontino (1905-1975). Inventario*, Rome, Ministero per i Beni e le Attività Culturali-Direzione Generale per gli Archivi, 2008.
- Ferrarotti F., Maciotti M.I., *Le borgate di Roma come luoghi significativi della memoria urbana, come risorse umane e premessa per il superamento della dicotomia centro-periferia*, Rome, Comune di Roma, Assessorato alla Cultura, 2006.
- Grasso A., Note sul concetto di identità territoriale, in *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 1998, pp. 617-624.
- Insolera I., *Roma moderna. Un secolo di storia urbanistica 1870-1970*, Turin, Einaudi, 1962 (2012).
- Lawhon L.L., The Neighbourhood Unit: Physical Design or Physical Determinism? in *Journal of Planning History*, 2009, 8, pp. 111-132.
- Marcucci A., *La scuola di Giovanni Cena*, Turin, Paravia, 1948.
- Martinelli F., *Ricerca sulla struttura sociale della popolazione di Roma (1871-1961)*, Pise, Goliardica, 1964.
- Martinelli F., *Roma Nuova. Borgate spontanee e insediamenti pubblici*, Milan, F. Angeli, 1986.
- Mumford L., L'unità di quartiere, in *Comunità*, 1954, 24, pp. 53-59.
- Parra Saiani P. et Al., *Per un'integrazione possibile. Processi migratori in sei aree urbane*, Milan, F. Angeli, 2010.
- Perego F., Clementi A. (dir.), *La metropoli spontanea. Il caso di Roma (1925-1981)*, Bari, Dedalo, 1983.
- Perry C., *The Neighbourhood Unit*, Londres, Routledge/Thoemmes, 1998 (1929).
- Piveteau J.-L., Le territoire est-il un lieu de mémoire? in *L'Espace Géographique*, 1995, pp. 113-123.
- Portelli A., Bonomi B., Sotgia A., Viccaro U., *Città di parole. Storia orale di una periferia*, Rome, Donzelli, 2006.
- Raffestin C., *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, LITEC, 1980 (trad. it., Milan, Unicopli, 1983).
- Salsano F., *Il ventre di Roma. Trasformazione monumentale dell'area dei Fori e nascita delle borgate negli anni del Governatorato fascista*, thèse de doctorat, Université de Rome « Tor Vergata », 2008.
- Seronde-Babonaux A.-M., *Roma. Dalla città alla metropoli*, Rome, Editori Riuniti, 1983.
- Soja E.W., Cities and States in Geohistory, in *Theory and Society*, 2010, 39, 3-4, pp. 361-376 (consultable sur <http://www.springerlink.com/content/p7282j11u57w5t24/>).
- Spada M., *Il potere periferico. La Magliana, un quartiere in lotta per una nuova città*, Cosenza, Lericci, 1976.
- Tajfel H., Turner J.-C., An Integrative Theory of Intergroup Conflict, in Worchel S., Austin W. (dir.), *The Social Psychology of Intergroup Relations*, Pacific Grove, CA/Brooks/Cole, 1979, pp. 33-48.
- Tajfel H., Turner J.-C., The Social Identity Theory of

Intergroup Behavior, in Worchel S., Austin W. (dir.), *Psychology of Intergroup Relations*, Chicago, Nelson-Hall, 1986 (2nd ed.), pp. 7-24.

- Vallat C., Originalité des structures sociales dans les « borgate » illégales de Rome, in *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen-Âge, Temps Modernes*, 1982, pp. 891-919.
- Vallat C., *Rome et ses borgate 1960-1980. Des marques urbaines à la ville diffuse*, Rome, École Française de Rome, 1995.
- Vidotto V., *Roma contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 2006.
- Villani L., *Le borgate del fascismo. Storia urbana, politica e sociale della periferia romana*, Turin, Ledizioni, 2012.

<http://mediacionesocialecomunita.blogspot.it/p/mediazione-sociale-al-trullo.html> www.arvaliamunicipio15.it
www.arvaliastoria.it
www.aterroma.it
www.comune.roma.it
www.insiemeperiltrullo.it
www.romasegreta.org/2010/07/via-del-trullo

Une partie des renseignements utilisés provient d'entretiens informels effectués dans les bureaux de la Présidence et de l'« Archivio Storico Portuense » du Municipio XV, dans les bureaux de l'« Ufficio Statistica e Censimento » de la Mairie de Rome et dans ceux de l'« Associazione Insieme per il Trullo ». Les rencontres avec des habitants du quartier ont été également riches d'enseignements. À tous vont nos remerciements.